

UNE TOUFFE DE CHEVEUX BLANCS.

Récit.

I.

A BORD DU "QUEBEC."

Le couchant luit là-bas comme un vaste incendie ;
Le soleil sur les flots sème un rayon mourant ;
Les derniers bruits du jour chantent leur mélodie,
Et dressent fièrement sa carène hardie,
Le Québec fend au vol les eaux du Saint-Laurent !

Dans l'été de 1870, je fis un voyage à Québec ;—je demeurais alors à Chicago.

Après un court séjour dans "l'ancienne capitale," nom que se donne volontiers la vieille ville de Champlain, je me rembarquai, par une superbe soirée de la fin d'août, sur le Québec, l'un des magnifiques palais flottants de la Compagnie Richelieu, qui font le trajet du Saint-Laurent, entre les deux grandes villes du Bas-Canada.

Je laissais derrière moi bien des souvenirs et bien des amitiés. J'avais une pointe de tristesse, et j'allai masser à l'arrière du vaisseau, seul au milieu de la foule, pour jouir du coup d'œil vraiment merveilleux que présentent, au-dessus de Québec, les rives du plus beau fleuve du monde.

Les passagers étaient nombreux. La saison des eaux tirait à sa fin, et de brillants essais de jolies femmes et de touristes désœuvrés circulaient autour de moi, riant, causant, gazouillant ; gais et frivoles. C'était, dans toute la force du terme, ce qu'on peut appeler une charmante société.

Cependant, plongé que j'étais dans une de ces profondes rêveries que fait naître, au fond de l'âme, la vue d'horizons autrefois familiers, personne n'avait encore particulièrement attiré mon attention, lorsque je remarquai, à deux pas de moi, un voyageur qui, à demi appuyé sur le bastingage, semblait absorbé dans la contemplation de quelque objet lointain qu'il paraissait n'entrevoir que difficilement, sur la rive droite du fleuve, à quelque distance au-dessus de la gare du Grand-Tronc, à la Pointe-Lévis.

Nous remontions rapidement le courant, et l'attention de mon inconnu semblait redoubler à mesure que nous nous éloignions. Il sortit même une jumelle de sa poche, et avec une ténacité qui dénotait un intérêt plus qu'ordinaire, il la tint longtemps braquée dans la même direction.

Enfin, quand il ne lui fut plus possible de rien distinguer, il regarda vaguement autour de lui, poussa un soupir, remit la jumelle dans la poche de son paletot de voyage, et passa furtivement le revers de sa main sur ses yeux, comme pour essuyer une larme.

Cet homme était mis avec goût, mais sans recherche. Il avait l'air dégagé, sans affectation. A part une grande pâleur qui faisait encore ressortir l'ardente fixité de son regard, il n'avait, en apparence, rien de bien digne de remarque.

Je me trompe. Il avait une particularité. Bien qu'il me parût avoir tout au plus la trentaine, on remarquait derrière son oreille droite, une touffe de cheveux tout blancs, qu'un kossuth à larges bords ne parvenait à dissimuler qu'à moitié.

Du reste le premier venu. Je l'examinais avec cette indifférence que les voyageurs isolés ont presque toujours à l'endroit des uns des autres, lorsqu'ils sont en grand nombre. Si j'avais été seul avec cet homme, il m'aurait probablement intéressé. Mais il y avait foule autour de nous.

Cinq minutes après, je n'y pensais plus. La soirée fut joyeuse.

Le son du piano attira bientôt toute la société au salon. Les mesures vives et cadencées d'un quadrille ou le rythme entraînant de la valse, arrivait par intervalles jusqu'à moi, mêlé au clapotement doux et monotone des grandes roues du Québec, plongeant dans la vague.

Tout à coup une voix de jeune fille, au timbre frais et sonore, chanta cette délicieuse romance de madame Emile de Girardin :

Il a passé comme un nuage,
Comme un flot rapide en son cours,
Et mon cœur garde son image
Toujours !

Puis quelqu'un tira du clavier les notes suaves du *Home sweet Home* de Thalberg.

Vous avez lu ces beaux vers de Victor Hugo intitulés *La pente de la rêverie*. Eh bien, cette voix de femme, cette incomparable mélodie que je n'ai jamais pu entendre sans me sentir ému, m'avaient fait mettre le pied sur ce terrain glissant, et c'est à peine si je m'aperçus des quelques minutes d'arrêt que nous fîmes à Batiscan et à Trois-Rivières.

Enfin, il était bien onze heures sonnées, lorsqu'une main se posa sur mon épaule, et que j'entendis la voix toujours si gaie du capitaine LaBelle qui me disait :

—Tiens, vous voilà ! Je vous cherche depuis dix minutes. Allons, descendons !

—Pourquoi faire ?

—Pour souper, parbleu !

Je me laissais aisément convaincre par un bon argument, et celui-là était sans réplique.

—Voilà, répondis-je ; et nous partîmes bras dessus, bras dessous.

Je ne sais trop comment cela se fit, mais en descendant les escaliers qui du salon condui-

sent à la salle à manger, je songeais involontairement à cette touffe de cheveux blancs que j'avais remarquée derrière l'oreille de mon inconnu.

Le souper,—ou mieux le *Réveillon*, pour me servir du terme canadien,—n'est pas chose régulière, officielle à bord du Québec. C'était une gracieuse attention de la part du capitaine, à quatre ou cinq privilégiés, parmi lesquels je reconnus, avec une certaine satisfaction, mon étranger qui se trouva placé à table, juste en face de moi.

Après les présentations d'usage, et tout en faisant la part de son appétit et du bon vin de notre aimable amphytrion, chacun commença par hasarder son petit mot, et bientôt la conversation s'engagea sur toute la ligne, aiguillée par une petite pointe de champagne.

—Vous êtes étranger, monsieur ? dis-je en m'adressant à mon vis-à-vis, et en choquant mon verre contre le sien.

—Oui et non, monsieur. C'est à dire que je suis né au Canada, mais qu'il y a à peu près vingt ans que j'en suis parti. Je demeure actuellement dans la Louisiane.

—Vous devez avoir quitté le pays bien jeune, dans ce cas ; car on vous donnerait à peine trente ans.

—Je ne suis pas encore très-vieux, en effet, reprit mon interlocuteur en vidant son verre. Puis, se tournant la tête de manière à nous laisser apercevoir cette particularité que j'avais déjà remarquée :

—Bien que j'aie des cheveux blancs, ajouta-t-il.

—Tiens, dit le capitaine, une seule touffe toute blanche, c'est singulier.

Tout le monde s'était penché en avant pour regarder, et j'aurais la bouche pour donner cours à ma curiosité, lorsque le voyageur reprit en souriant tristement, et sans attendre ma question :

—Oh ! ce n'est pas un signe de vieillesse ; cela date de trop loin. J'étais bien jeune. Un incident étrange, voilà tout.

—Une histoire ? Contez-moi cela.

—Je le veux bien, si cela peut vous intéresser. Mais, puisque nous avons fini de souper...

—Montons sur le pont, dit le capitaine. Et avec cette urbanité cordiale et sans façon qui le distingue, il nous passa une boîte d'excellents havanes, en disant :

—Voici des cigares ; servez-vous, messieurs.

Cinq minutes après, nous étions sur la dunette, par un clair de lune magnifique, écoutant avec intérêt notre camarade de voyage, qui, après s'être enfoncé les mains jusqu'aux coudes dans les poches de son long paletot gris, et s'être juché les pieds sur le dossier d'une bergère, à la façon yankee, commença son récit.

II.

SCÈNES D'ENFANCE.

O these are Voices of the Past,
Links of a broken chain,
Wings that can bear me back to Times
Which cannot come again :
Yet God forbid that I should lose
The echoes that remain.

ADELAIDE A. PROCTER.

—Je suis né à la Pointe-Lévis, messieurs.

A cet endroit de la ville, où se trouvent les immenses docks du St. Laurent, et qu'on appelait autrefois l'Anse Patton, au pied de la falaise, à moitié perdu sous les grands ormes comme un nid sous la feuillée, s'élève un joli cottage blanc avec jalousies vertes.

Avant que le Grand-Tronc eût jeté là ses rails de fer, les grandes marées venaient jusque sous les fenêtres déposer leurs ajoncs, et lécher les touffes de verdure qui perçaient ça et là autour des pierres du solage.

La maison paternelle, le toit où l'on a vu le jour, comme disent les romances, laisse toujours une empreinte ineffaçable dans la mémoire de l'homme. Quoique bien changés maintenant, je n'ai pu revoir sans émotion, ces lieux où j'ai goûté les fruits les moins amers de la vie, où se sont écoulés mes jours d'enfance, jusqu'à l'époque où la terrible secousse dont j'ai à vous faire le récit, est venue tout à coup changer le cours de ma destinée.

Tout à l'heure, en voyant fuir dans les brumes du lointain, les grands arbres qui se penchent sur le toit vieilli de la gracieuse maisonnette, tous mes souvenirs d'enfant se sont réveillés dans mon cœur et si j'avais été seul, je crois que j'aurais pleuré.

Mais je me laisse entraîner loin de mon sujet. Pardonnez-moi, messieurs, je passe de suite à l'histoire que je vous ai promise.

C'était en 1850.

Un bon matin, mes parents se dirent que j'avais dix ans accomplis, et l'on me signifia l'ordre d'avoir à me préparer pour ma première communion.

Comme l'église de Notre-Dame, dont la construction fut le signal du développement remarquable qu'a pris la ville de Lévis depuis quelques années, n'était pas encore achevée à cette époque, et que celle de St. Joseph se trouvait à une distance considérable, les exercices du catéchisme allaient nécessiter mon absence de la maison, pendant un mois au moins.

Ceci contrariait fort ma mère ; mais j'avais l'esprit des aventures, l'instinct de la liberté ; et l'idée de passer quelque temps loin de la surveillance paternelle, de voir de nouvelles figures, de faire connaissance avec un genre de

vie tout nouveau pour moi, contribua beaucoup plus que la dévotion, je l'avoue, à me faire accueillir cette nouvelle avec enthousiasme.

Et puis, pour l'enfant, la première communion est toute une époque. Il nous semble qu'on franchit une étape solennelle ; qu'on cesse d'être un *petit garçon* pour prendre place dans une catégorie d'êtres plus relevés ; qu'on va devenir presque un homme, enfin.

Aussi, quand la voiture qui devait me conduire à ma nouvelle destination, s'arrêta devant la porte, prêtai-je peu d'attention aux baisers retentissants qu'on me distribuait de droite et de gauche. Encore plus léger de soucis que de bagage, je grimpai lestement sur le siège du cabriolet, et partis enchanté.

—Bon voyage ! me cria ma mère, les larmes aux yeux.

Pauvre mère, je l'ai certainement revue ; mais je ne m'en souviens pas. Pour moi, c'est la dernière fois qu'elle m'a pressé sur son cœur. Ceci vous semble extraordinaire ; mais la suite de mon récit vous fera tout comprendre.

Le même soir, mon nom était inscrit parmi ceux des aspirants à la première communion, et j'étais commodément installé dans une assez propre petite chambre, chez la mère Brunet, droit en face de la chapelle de St. Anne, à deux pas de la jolie église qu'on aperçoit de Québec, coquettement assise sur la pointe qui resserre le fleuve, vis-à-vis de l'extrémité ouest de l'île d'Orléans.

Les premiers soirs furent un peu tristes.

L'isolement me pesait. Mais les amitiés se lient vite à cet âge sans défiance ; et, comme il ne me fallut que deux ou trois jours pour avoir autant d'amis qu'il y avait de moutards dans le village, tout marcha bientôt comme sur des roulettes.

La mère Brunet était indulgente, et j'en profitais sagement.

Du reste, mon règlement se réduisait à un seul et unique article. Du moment que je rentrais le soir à neuf heures sonnantes, tout était dans l'ordre.

On conçoit qu'avec une pareille latitude, les choses allèrent bon train.

Chaque jour amenait de nouveaux plaisirs. Les exercices du catéchisme terminés, et la leçon du lendemain apprise par cœur, nous nous réunissions en bandes joyeuses ; et alors il fallait nous voir fendre les toupies, renverser la chèvre, planter l'arbre-fourchu, sauter à cloche-pied, faire le saut-de-mouton, jouer au cheval-fondu, aux barres ou à cligne-musette ! Il fallait nous voir organiser d'interminables courses-au-clocher, nous ranger bravement en deux camps ennemis, monter à l'assaut de quelque redoute vaillamment défendue, enjamber les fossés, sauter les clôtures, escalader les rochers, grimper à la poursuite des écuireux jusqu'au faite des arbres les plus élevés, faire les cent coups, puis rentrer chacun chez soi, harassés, écopés, le visage en feu et les vêtements en désordre !

Combien de fois les malheureux fermiers de l'endroit ne nous ont-ils pas surpris à mettre en pratique, à leurs dépens, cette remarquable figure de rhétorique qu'on appelle catachrèse, en prenant des exercices d'équitation sur le dos de leurs vaches !

La mère Brunet hasardait bien quelque légère remontrance ; mais rien n'y faisait. J'étais toujours le premier au rendez-vous, le plus léger à la course, le plus solide écuyer, le plus opiniâtre combattant, le plus fécond organisateur d'équippées, le plus téméraire aventurier des environs.

On me citait surtout pour mon intrépidité à toute épreuve.

Il y avait une trentaine de familles indiennes qui passaient l'été sur la grève, à quelques dix minutes du village. C'était pour nous un grand sujet de curiosité ; mais notre bande avait toujours la précaution de se tenir à distance respectueuse, et décampaient comme une nuée d'étourneaux, lorsque quelque figure rébarbative faisait mine seulement de nous regarder.

Un jour, au grand ébahissement de mes camarades, je portai l'audace, non seulement jusqu'à m'approcher du campement, mais jusqu'à m'aventurer dans un des wigwams en écorce. J'en sortis avec un arc et des flèches qui m'avaient coûté l'énorme somme de deux sous.

Ce dernier exploit mit le comble à ma gloire.

L'on ne me regarda plus qu'avec un respect mêlé d'admiration ; et l'on parla même de me décerner le glorieux surnom de *Papineau* !

J'insiste sur ces détails, messieurs, car c'est justement à cette passion pour l'extraordinaire, à cet amour des aventures, et à ce désir d'éclipser les autres par ma hardiesse et ma bravoure, que je suis redevable d'avoir passé huit années de ma jeunesse entre la vie et la mort, sans aucune lueur de raison, tombant plusieurs fois par jour dans des convulsions épileptiques, et,—ce qui fera le remords éternel de ma vie,—d'avoir causé la mort de la douce et sainte femme dont j'étais l'unique enfant !

LOUIS H. FRÉCHETTE.

A Continuer.

LE JUREUR.—Deux personnes, dont l'une était un ecclésiastique, s'entretenaient un jour dans un café ; leur conversation était très-savante ; elle roulait sur les avantages de l'étude. Le capitaine Hall se trouva par hasard assis tout auprès : les d'entendre

vant la science, il se leva et leur dit avec vivacité : Pardieu ! docteur, dites tout ce que vous voudrez ; mais que je sois damné, si la guerre n'est pas la seule école digne d'un gentilhomme ? Pensez-vous, morbleu ! que Malborough ait gagné tant de batailles avec du grec et du latin ? Qu'est-ce qu'un écolier quand il entre dans le monde ? Je veux être damné s'il est autre chose qu'un sot. Je serais, pardieu, ravi de voir un de vos écoliers à l'armée, avec ses noms, ses verbes, ses pronoms, sa philosophie : quelle figure ferait-il à un siège, à une bataille, etc., Mordieu ! . . . —Mais dites, je vous prie, repart gravement l'ecclésiastique, espérez-vous avec vos jurements prendre le ciel d'assaut ?

RAILLERIE DU PÈRE MABLEBRANCHE.—Le père *Mablebranche*, ennemi de la poésie, pour faire entendre que les poètes, entraînés par la rime, disaient souvent bien des sottises, se vantait malignement d'avoir fait deux vers ; les voici ajoutait-il :

Il fait le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

Mais, lui disait on, on ne va point à cheval sur l'onde : "J'en conviens, répondit-il d'un grand sérieux ; mais passez le moi en faveur de la rime. Vous en passez bien d'autres tous les jours à de meilleurs poètes que moi."

Tout ce qu'on peut conclure de cette anecdote, c'est que le père *Mablebranche* confondait le poète avec le versificateur. Il était d'ailleurs insensible aux beautés de l'imagination et du sentiment ; et si on lui eût prêté les plus belles tragédies de Racine, il les aurait aussitôt rendues en disant : "Qu'est-ce que tout cela prouve ?"

Un gascon et un parisien avaient pris querelle ensemble ; on les accommoda sur le champ. Vous êtes bien heureux, dit le gascon au parisien, en l'embrassant, de m'avoir surpris "pacifique." Si vous m'eussiez fâché, "d'un cran de plus," je vous eusse jeté si haut en l'air, "que les mouches auraient eu le temps de vous manger," avant que vous fussiez revenu à terre.

Un gentilhomme du Languedoc s'était marié à Paris, et il avait épousé une fort jolie brune. Tout le monde lui en faisait compliment, et il répondait : le mariage est une loterie, j'y ai mis, et j'ai eu un billet noir.

EFFET DE LA PLUIE.—Deux fermiers conversant un jour sur les belles apparences de la saison, l'un dit à l'autre :—Si ces pluies chaudes-là continuent seulement pendant quinze jours, tout va sortir de la terre.—Ah ! que me dites-vous là, bon Dieu ! reprit son camarade, moi qui ai deux femmes dans le cimetière !!!

D'UN FINANCIER.—Un riche financier, spirituel comme ils le sont tous, venait d'acheter une terre où il avait bâti à grands frais un superbe château et une magnifique chapelle (car les chapelles aujourd'hui sont à la mode). La chapelle achevée, il manda à ses enfants : Enfin, mes chers enfants, notre chapelle est finie, et j'espère que nous y serons tous enterrés, si Dieu nous prête vie."

PLAISANT CONSEIL.—Un villageois demandait le chemin de Newgate (prison de Londres). Un plaisant qui l'entendit, s'offrit de le lui montrer. "Traversez le ruisseau, lui dit-il, entrez chez le bijoutier en face, prenez deux gobelets d'argent, décampez avec et dans deux minutes vous y serez."

UNE PARLEUSE.—Pour se moquer d'une grande parleuse, on s'avisait de lui présenter un homme qu'on lui dit avoir beaucoup d'esprit. Cette femme le reçoit à merveille ; mais pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, lui fait cent questions différentes, sans s'apercevoir qu'il ne répondait rien. La visite faite : "Etes-vous contente, lui dit-on, de votre présenté ?—Qu'il est charmant ! répondit-elle, qu'il a d'esprit !" Cet homme d'esprit était un muet.

COMPLÈTEMENT VRAI.—La médecine indienne, connue sous le nom de Grand remède et pilules Shoshonees, sera reconnue comme étant le curatif le plus certain et le purificateur du sang lorsque le printemps, après un long et rude hiver, ouvre de nouveaux pores de la peau, et qu'un altératif est nécessaire pour faire sortir les impuretés du corps à travers ces passages naturels. Le remède et les pilules peuvent être recommandés avec certitude comme le moyen le plus certain, le moins dangereux et le plus aisé pour atteindre le but désiré, sans affaiblir les plus délicats ou incommoder les plus faibles. Lorsqu'il cause de fréquentes fraîcheurs ou d'un atmosphère impur, le sang devient mauvais et la sécrétion viciée, cette médecine offre un moyen prompt et efficace pour purifier le premier et améliorer celle-ci ; on peut dire franchement de cette célèbre médecine indienne qu'elle fait disparaître radicalement du système tous les éléments corrompus et en désordre.